Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

148-149 | 2017

LittÉRATURES & Sciences sociales en quête du réel

Intellectuels, chercheurs, auteurs en quête du réel

Yves Lacascade, Louis Moreau de Bellaing, Julie Peghini et Marie Rebeyrolle

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/6581>

DOI : 10.4000/jda.6581

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2017

Pagination : 27-41

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Yves Lacascade, Louis Moreau de Bellaing, Julie Peghini et Marie Rebeyrolle, « Intellectuels, chercheurs, auteurs en quête du réel », *Journal des anthropologues* [En ligne], 148-149 | 2017, mis en ligne le 10 mai 2019, consulté le 04 janvier 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jda/6581> ; DOI : 10.4000/jda.6581

INTELLECTUELS, CHERCHEURS, AUTEURS EN QUÊTE DU RÉEL

Yves LACASCADE* – Louis MOREAU DE BELLAING**
Julie PEGHINI*** – Marie REBEYROLLE****

« On ne comprenait plus rien à la réalité et on avait le sentiment qu'elle nous dissimulait le monde. Et c'est pour ça qu'on faisait de la sociologie. »
Boltanski, 2008 : 13

Des correspondances entre littératures et sciences sociales

Les sciences sociales sont censées se penser et se construire sinon contre, du moins à distance (respectueuse) de la littérature. Pourtant, venues de la philosophie¹, de la littérature, des études littéraires² et des sciences sociales elles-mêmes³, de nombreuses

* CLERSÉ - UMR 8019, Université de Lille 1 - Bâtiment SH2
59655 Villeneuve d'Ascq Cedex.
Courriel : yves.lacascade@aliceadsl.fr

** Université de Caen.
Courriel : l.moreaudebellaing@gmail.com

*** Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis – CEMTI (Centre d'études sur les médias, les technologies et l'internationalisation).
2 rue de la Liberté – 93526 Saint-Denis.
Courriel : julie.peghini@univ-paris8.fr

**** Courriel : marie.rebeyrolle@gmail.com

¹ Voir notamment Rancière (2007) et Bouveresse (2008).

² Voir Macé, 2016.

³ Voir notamment Bensa et Pouillon (2012) ainsi que les dossiers proposés ces dernières années par *L'Homme et la société*, *L'Homme*, *Littérature et*

prises de position ou propositions théoriques donnent à penser que cette distance demande aujourd'hui à être problématisée autrement. L'ambition de ce dossier thématique est de contribuer à ce renouvellement

Expériences individuelles et destin collectif

Deux phrases, qui ont pour intérêt de placer explicitement la visée critique au cœur de l'acte d'écrire (quel qu'il soit), nous ont fortement inspirés. Les voici : « Nous avons la chance, dans le domaine des sciences sociales, d'accéder à de nouvelles manières de regarder le monde et notre propre histoire, qui empruntaient aux sciences certaines de leurs façons d'approcher les choses, notamment avec la distance qu'autorise la troisième personne, mais sans subir les contraintes d'une science normale. ». Et : « Certains des novateurs les plus audacieux qui, trente ans plus tôt auraient sans doute écrit des romans, pouvaient alors affronter les traumas associés à la formation de leur identité personnelle (l'origine populaire et rurale chez Bourdieu, l'homosexualité chez Foucault, la question du communisme chez Castoriadis, Lefort et tant d'autres, déchirés entre le rejet du "socialisme réel" et la fidélité au mouvement ouvrier, la domination masculine chez Françoise Héritier, etc.) comme si ce qui les travaillait n'était pas la question de leur vie, mais engageait le cours de l'histoire et le destin du collectif. » (Boltanski, 2008 : 47-48).

Le livre dont elles sont extraites, à la fois essai et récit autobiographique, revient sur la création de la revue *Actes de la recherche en sciences sociales* dans la première moitié des années 1970. Témoignent des rapports étroits qu'entretenaient alors littérature et sciences sociales (du moins dans leurs marges) comme du désir de certains de les rapprocher, d'une part, le fait que Pierre Bourdieu se soit d'abord tourné vers son éditeur Jérôme Lindon, lui-même désireux à cette époque, d'après Luc Boltanski, de « créer une nouvelle revue orientée à la fois vers la novation littéraire et

anthropologie, Recherches & Travaux, Pratiques, Ethnologie française ou par des ouvrages collectifs. Cf. la bibliographie générale en fin d'article.

dans le domaine des sciences sociales » (*ibid.* : 18) ; d'autre part, le choix final de créer avec les moyens du bord un « fanzine de sociologie » (*ibid.* : 20) en détournant matériel et salariés de la Maison des sciences de l'homme. Ce que Luc Boltanski confirme lorsqu'il déclare : « On en avait marre. Et c'est ainsi qu'était née l'idée d'avoir notre propre revue, un endroit où on aurait pu faire ce qu'on veut, écrire comme on le souhaitait, développer les terrains qui nous intéressaient, décrire et critiquer tout à la fois, bref faire de la sociologie. » (*ibid.* : 16). Et en effet, compte tenu de l'importance donnée aux termes « écrire », « décrire » et « critiquer », il n'y aurait rien d'incohérent (mis à part, et encore, l'usage du terme « terrain ») à ce que cette phrase s'achève par « de la littérature », « de la poésie », « de la politique », « de la critique cinématographique ou littéraire », tout aussi bien que par « de la sociologie ».

Alors, bien sûr, le contexte actuel, politique notamment, a changé. Il est même, à bien y regarder, totalement opposé. Il n'est plus marqué par la victoire que représentait mai 1968 pour ces jeunes intellectuels – « on oublie la force que donne la victoire », écrit Boltanski (*ibid.* : 85) –, mais par les défaites qu'a connues la pensée critique, selon ce même auteur, au cours des quarante dernières années. Même si, paradoxalement, il ne s'en faudrait sans doute pas de beaucoup – une élection présidentielle malheureuse, par exemple, et un « verrou » sautant au second tour sous les coups de boutoir d'un parti d'extrême droite – pour qu'on ne comprenne à nouveau plus rien à la réalité qui nous entoure, pour qu'elle nous apparaisse de nouveau, sous bien des aspects, « inacceptable » (ce qu'elle n'a d'ailleurs jamais cessé d'être), et pour que l'urgence d'une pensée radicalement critique soit réactualisée.

Pensée critique et mises en résonance

Notre hypothèse, dans ce numéro du *Journal des anthropologues*, est que cette pensée critique n'a bien sûr pas disparu, qu'elle est présente dans les littératures et les sciences sociales, et qu'elle l'est en particulier dans les « correspondances » que ces deux pratiques entretiennent aujourd'hui l'une avec l'autre. C'est pourquoi d'ailleurs nous privilégions le terme de littératures

au pluriel, exprimant ainsi les effets d'expérimentation, d'essais, de « ratures », d'inachèvement et de création qui sont à l'œuvre dans ces mises en résonance. « Essayer encore. Rater encore. Rater mieux », conseillait Samuel Beckett (1991 : 8).

D'où une série (non limitative) de questions qui, il y a dix ou quinze ans, auraient peut-être semblé superflues, mais qui aujourd'hui s'imposent, compte tenu notamment de la baisse structurelle du lectorat des sciences sociales, de la pénurie de postes proposés à ces disciplines dans la recherche et l'enseignement, et de la précarisation croissante de son personnel. Mais aussi compte tenu de la montée de formes d'écritures (journalistiques, théâtrales ou littéraires) qui se donnent pour fonction de renouveler les pratiques en vigueur dans leur champ respectif et accordent une place de plus en plus importante à l'enquête de terrain et à ses techniques issues des sciences sociales, et plus particulièrement de l'ethnologie et de l'anthropologie. Comme si ces dernières, en même temps qu'elles perdaient une partie de leur légitimité institutionnelle, étaient réinvesties dans d'autres champs, en particulier littéraires. La question restant alors de savoir si ce réinvestissement signerait une fin des pratiques sociologiques, ethnologiques et anthropologiques institutionnelles, ou une occasion pour elles d'en redéfinir les configurations et rôles dans la perspective d'apporter leur contribution à la mise au jour et à l'analyse des réalités contemporaines.

Citons, parmi ces questions : Pourquoi écrire des sciences sociales ? Pourquoi écrire de la littérature plutôt que des sciences sociales, ou des sciences sociales plutôt que de la littérature ? Comment écrire aujourd'hui des sciences sociales ? Peut-on écrire à la fois de la littérature *et* des sciences sociales ? Peut-on écrire des sciences sociales comme on écrit de la littérature ou de la littérature comme on écrit des sciences sociales ? Peut-on le faire à partir des matériaux collectés à l'occasion d'enquêtes en sciences sociales ? Et dans ce cas, quel intérêt du point de vue de la littérature et quel intérêt du point de vue des sciences sociales ?

Partant du principe que les sciences sociales alimentent un genre spécifique de « littérature » – la « littérature scientifique » –,

ces questions renvoient donc à celles des rapports qu'entretiennent cultures et pratiques respectivement littéraires et scientifiques dans le champ des sciences sociales et dans celui de la littérature (*stricto sensu*).

Auteurs et pratiques d'enquête

Dès lors, il nous semble que deux problématiques se détachent : celle de l'auteur et celle des pratiques d'enquête. Autrement dit, dans quelle mesure un chercheur en sciences sociales se comporte-t-il effectivement comme un auteur, non seulement quand il rédige le compte-rendu et les conclusions de son enquête de terrain, mais au cours et dès le départ de celle-ci – sachant, comme le rappelle Luc Boltanski, que : « Dans une science normale, professionnalisée, vous n'avez plus d'auteurs. Vous avez effectivement un champ qui produit, et des écrits dans lesquels la personnalité de celui qui a tenu la plume est censée avoir totalement disparu⁴. » ? Ou encore, qu'est-ce qui caractérise un auteur (au sens de créateur de formes) si ce n'est sa propre capacité à renouveler les règles et normes (y compris et d'abord académiques) du champ auquel il appartient, pour en expérimenter, ne serait-ce que pour son usage exclusif, de nouvelles ? Et dans quelle mesure cette posture, notamment lorsqu'elle s'accompagne de l'usage de techniques d'enquête spécifiques, permet-elle de libérer certains des « possibles latéraux » (*ibid.* : 89 & 178) que la réalité nous voile et qu'il s'agit, par le biais d'une démarche critique, de mettre au jour ?

De même, un certain usage de la littérature et une pratique spécifique et à définir de celle-ci (de ses styles, parmi lesquels l'ironie, le pamphlet, la satire propres à alimenter ce que Boltanski nomme « le rire de la critique ») ne pourraient-ils permettre aux chercheurs en sciences sociales non de « déprofessionnaliser » leur discipline mais de renouveler leurs perspectives et manières de faire

⁴ Luc Boltanski, « Hors-champs », France Culture, 22.09.2014. <https://www.franceculture.fr/emissions/hors-champs/luc-boltanski> (consulté le 20.02.2017).

en s'ouvrant à d'autres formes de « réel » que celles sur la voie desquelles les place un rapport académique fortement « normé » à celle-ci ? Et cet intérêt renouvelé pour la littérature, y compris et d'abord sous ses formes les plus novatrices et les plus contemporaines, ne pourrait-il contribuer à faire apparaître de nouvelles perspectives critiques au sein des sciences sociales ? Manière, pour les enseignants et pour les chercheurs « [...] de résister à l'espèce de passivité conservatrice qui envahit insidieusement le microcosme dans lequel s'inscrivent leurs travaux et qui risque de les paralyser ou d'en détourner l'orientation. Ils mériteront alors ce nom d'"intellectuel" – aujourd'hui si décrié ("la fin des intellectuels") – que la droite donna par dérision à une poignée d'amateurs d'écrivains, d'artistes, de philosophes et, déjà, d'érudits engagés dans ce nouveau domaine, les sciences sociales – qui, à la fin du XIX^e siècle entrèrent, souvent à contrecœur et poussés par l'événement, dans les combats politiques de leur temps, sans mandat institutionnel ni autorité d'expert. » (Boltanski & Esquerre, 2014 : 75). Car « ils ne supportaient pas de ne pas avoir prise sur leur monde. » (*ibid.*).

Architecture du dossier

À la lumière d'un certain nombre de productions en sciences sociales, et plus encore de productions littéraires, le clivage entre ces pratiques apparaît aujourd'hui en grande partie dépassé.

L'invention de nouveaux modes d'enquête et d'écriture

Dans un texte programmatique ambitieux, Florent Coste propose la catégorie générique (et poétique) de « littérature d'investigation » pour qualifier et caractériser « la mise en écrit de la réalité empirique qu'opèrent les œuvres littéraires à l'aune des exigences épistémologiques des sciences sociales ». En s'appuyant sur un corpus dense et varié, il montre comment l'écrivain se mue parfois en enquêteur, voire en compilateur d'une réalité qui s'impose à lui et qu'il se propose de documenter. Ce qui n'exclut pas le travail de la langue, car « on ne déserte pas le réel à travailler dans le langage, bien au contraire ». Une telle approche, écrit Coste,

« au lieu de le placer à l'extérieur du réel, [...] considère le langage comme un ensemble ouvert de manières d'organiser la vie, de la qualifier, de la conduire, de la régir ». De sorte que ces entreprises littéraires contribuent elles aussi à la problématisation de la réalité et à l'invention de nouveaux points de vue critiques sur celle-ci. Problématisation et points de vue qui doivent ou devraient cependant, comme les résultats des recherches en sciences sociales, faire l'objet de mises en question et de débats dans la sphère publique.

À partir de l'exploration de trois de ses « récits documentaires », Jeanne Teboul analyse quant à elle la manière dont Emmanuel Carrère participe du courant de la « non-fiction » en « sond[ant] les interstices, les espaces d'écriture mitoyens entre littérature et ethnologie ». Usant d'une « écriture du scrupule », procédant par enquêtes et « recueil de matériaux empiriques », Carrère élabore une conception de la « vérité » et une « mise en récit du réel », tout en déjouant le « pacte romanesque » traditionnel dont il s'applique à éliminer une à une chacune des figures. L'écrivain peut ainsi se faire ethnographe, expérimentant des manières de documenter et de problématiser le réel. Tout en visant prioritairement la mise en œuvre d'une nouvelle pratique littéraire centrée essentiellement sur l'auteur et sur la restitution sans fard – l'exploration pleine et entière – de sa subjectivité.

S'éloignant de la posture classique de l'anthropologue ou de l'exégète, Annie Benveniste produit un texte qui, dans sa forme et son style mêmes, s'applique à rendre compte de la façon dont Robert Antelme, Charlotte Delbo, Primo Levi et Imre Kertész, en faisant le choix de la « mise à distance de soi » au travers d'une écriture qui relève à la fois de la littérature, de la philosophie et de l'anthropologie, ont produit un témoignage sur ce dont on ne peut témoigner. Une écriture qui n'hésite pas, pour se frayer un chemin à travers l'indicible, à avoir recours non seulement à la distanciation mais également (comme d'ailleurs celle de David Rousset) à la caricature, au grotesque et à l'ironie. La description, aussi fine soit-elle, de la vie du camp ayant chez ces survivants pour fonction

principale de tracer en creux les contours de la violence extrême dont il ne saurait être question de témoigner en lieu et place de ceux qui, du fait qu'ils l'ont subie, ont été privés de la possibilité de le faire.

Enfin, dans l'entretien qu'elle a accordé à Pierre Bras, Annie Ernaux décrit avec précision l'usage qu'elle a fait dans ses textes de la sociologie de Pierre Bourdieu, aucune forme littéraire détachée des rapports sociaux n'ayant d'existence à ses yeux. « Écrire la vie » suppose de partir de la réalité telle qu'elle est vécue et perçue subjectivement par une conscience singulière, pour tenter d'accéder au réel par l'écriture. Écriture du temps, de la mort, de l'amour : autant de domaines qui lui semblent appartenir en propre à la littérature, en offrant en partage au lecteur cet accès au réel ou à telle ou telle de ses formes possibles. Or la sociologie, surtout quand on perçoit derrière celle-ci la présence d'un auteur entièrement engagé au sens personnel, émotionnel et politique dans son œuvre – comme l'était Bourdieu –, peut mettre sur la voie de ce réel. Même si rien ne garantit jamais la réussite de cette entreprise et si, d'un livre à l'autre, rien ne se décide à l'avance et que tout est toujours à recommencer. Écrire, au sens plein du terme, est toujours autre chose que réécrire ou que réciter de la sociologie, même la meilleure.

De cette première série d'articles se détache l'idée que la recherche ou l'invention, par l'enquête ou l'écriture, de formes de vie qui « n'étouffe[raient] pas la vie » et la rendraient moins « étriquée » (pour reprendre les expressions de Coste) peuvent constituer une visée commune aux sciences sociales et aux littératures ainsi qu'un point de jonction entre elles. La question de la « forme », et celle de la langue, contribuent alors à rendre les littératures poreuses aux sciences sociales... tout en laissant planer le doute quant à savoir si les sciences sociales seraient également poreuses aux littératures. C'est cette question qui constitue précisément l'objet de la deuxième partie de ce dossier thématique.

Les apports des littératures dans la pratique des sciences sociales

Les sciences sociales, particulièrement l'anthropologie, gagnent à se confronter aux littératures car celles-ci, sous leur forme écrite ou orale, peuvent constituer à la fois un outil et un terrain d'enquête d'une grande richesse, voire une forme d'expression à laquelle le ou la chercheur.e peut avoir recours pour traduire autrement – et parfois mieux peut-être – sa pensée.

Dans cette perspective, Mauricio Caviades se propose de confronter les aspects apparemment contradictoires de l'activité de Diego Castrillón, écrivain, homme politique et anthropologue colombien qui, dans son célèbre roman *José Tombé*, annonce et semble défendre par avance les combats des « populations indigènes andines » contre une exploitation de type féodale imposée par les descendants métissés des conquistadors. Dans le même temps, il remet cependant en question, en tant qu'anthropologue, la prétendue « nativité » de ces populations, avant de siéger comme membre du parti conservateur dans un gouvernement local. En réalité, le portrait qu'il fait de ce leader fictif d'une révolte paysanne est révélateur de l'ambiguïté qui caractérisait, dès la première moitié du XX^e siècle, à la fois le rapport des intellectuels aux populations dites « indigènes », et la conception qu'ils entretenaient de la place qui devait être donnée à ces populations, à leurs luttes et à leurs représentants dans la construction d'une Amérique latine dite « moderne ». Reste que le portrait que dresse Castrillón de son personnage principal partage nombre de traits avec ceux que des leaders « indigènes » ont par la suite proposé d'eux-mêmes dans leurs propres autobiographies. De sorte qu'il semble bien que cette œuvre de fiction ait contribué à construire la représentation que ces leaders ont eux-mêmes cultivée de leurs revendications, de leurs luttes, de leurs parcours et, en fin de compte, de leurs propres difficultés à sortir de la violence et de la tragédie pour s'inscrire dans une réalité démocratique ayant jusqu'alors toujours servi les intérêts des propriétaires terriens et des Blancs. La fiction ayant, dans ce cas de figure, au moins autant contribué à forger la réalité que l'inverse.

Elara Bertho s'intéresse, quant à elle, aux deux séquences de révolte qu'a connues la Rhodésie du Sud à la toute fin du XIX^e siècle, devenue Zimbabwe un peu moins d'un siècle plus tard. Cet intérêt lui permet de mettre en évidence le rôle qu'ont joué les « réécritures de l'histoire coloniale », et plus particulièrement Terence Ranger, l'un des ses principaux initiateurs et promoteurs, dans l'engendrement de ces deux séquences historiques. Si l'imaginaire de la « première Chimurenga » a alimenté de manière aussi substantielle la seconde, cela tient, selon l'auteure, à l'élaboration de « grands récits collectifs » liés à la notion de « résistance à la colonisation » et alimentés tout autant par la littérature, la propagande politique ou les chansons révolutionnaires, que par les archives et la recherche historique. Quant aux nouveaux médias, ils jouent aujourd'hui un rôle essentiel dans la diffusion et la réinvention perpétuelle de ce corpus relevant lui-même très largement d'une culture et d'une littérature désormais essentiellement « orales ». Sans opérer de jugement sur les discours étudiés, Bertho montre ainsi comment les écrivains se sont nourris de l'historiographie savante pour construire un discours nationaliste zimbabwéen et comment, en retour, le discours scientifique produit par les universitaires a été influencé par des narrations collectives et des figures d'écrivains. En ce sens, il y a bel et bien, dans le cas particulier du Zimbabwe depuis les années 1960 et les travaux de Terence Ranger sur la « première Chimurenga », une « co-construction » des savoirs et des disciplines imprégnée d'un double mouvement : des sciences sociales vers la littérature et de la littérature vers les sciences sociales. Co-construction dont les manifestations les plus contemporaines peuvent et doivent faire l'objet d'enquêtes anthropologiques.

Pourquoi et comment traduire sous la forme littéraire d'une nouvelle une séquence vécue sur le terrain ? Qu'est-ce qu'une telle tentative enlèverait ou ajouterait à une approche savante et académique ? Que traduirait-elle différemment et quel en serait l'intérêt pour l'auteure et ses lecteurs ? Telles sont les questions que se pose Judith Hayem, à partir de son terrain sud-africain, en ne se

contentant pas d'imaginer une telle nouvelle mais en l'écrivant et en la soumettant à son (et à notre) examen critique. Sa démarche consiste alors à comparer les intentions qui furent les siennes lors de la rédaction de cette nouvelle avec celles qui auraient prévalu si elle avait fait le choix de la production d'un article de facture classique. Son hypothèse est que la stratégie mise en œuvre, dans le premier cas, fait le pari de l'intelligence sensible du lecteur en le laissant reconstituer par lui-même tout ou partie de l'analyse anthropologique au lieu de la lui imposer. De sorte qu'il apparaît clairement – et telle est sans doute la force et la grande originalité de cet article – que la pratique du terrain pourrait effectivement alimenter des formes nouvelles d'écriture. Ce qui induirait que ce type de pratique soit clairement inscrit dans l'enseignement de l'anthropologie, alors même que cet enseignement considère généralement aujourd'hui les œuvres littéraires comme de simples ressources documentaires. En traitant la littérature comme un matériau d'enquête et en allant jusqu'à reconnaître et affirmer qu'elle véhicule par elle-même des formes spécifiques de connaissance du (et de rapport au) réel – comme le suggèrent par exemple Rancière ou Laplantine – sans doute se rapproche-t-on de cet objectif.

C'est enfin un nouvel entretien qui vient conclure la deuxième partie de notre dossier. Dans celui-ci, Pascale Casanova s'exprime pour la première fois publiquement sur son activité d'animatrice puis de productrice à France Culture. Elle évoque en détails sa rencontre avec Pierre Bourdieu et la façon dont ce sociologue l'a aidée à poursuivre son métier sur la durée en plaçant au cœur de celle-ci la question de l'autonomie (critique) – la sienne propre mais également celle des auteurs et des éditeurs dits « indépendants ». C'est donc un autre aspect des rapports entre sciences sociales et littérature qui se fait jour : celle de la critique littéraire professionnelle, mais aussi celle du travail et des conditions de travail dans une entreprise culturelle qui, tout en contribuant à l'élaboration de connaissances et en favorisant leur diffusion, entretient en permanence le flou sur la légitimité d'un personnel fortement précarisé,

largement dépendant des formes d'expression (et donc d'existence) que cette entreprise décide, selon son bon plaisir, de lui accorder ou de le priver.

De cette deuxième série d'articles, il ressort que les sciences sociales, et l'anthropologie notamment, s'enrichissent à entrer en résonance avec les littératures, bien sûr afin d'accroître et renouveler leurs objets, outils et matériaux d'enquête, mais aussi afin de réinterroger la façon dont elles élaborent, diffusent et partagent les connaissances, en veillant à ne pas dissocier les publics auxquels elles s'adressent (lecteurs, étudiants, auditeurs) du processus même de leur élaboration. C'est dans cette perspective qu'apparaît la question du croisement disciplinaire entre recherche sur les textes et recherche en sciences sociales constituant l'objet de la troisième et dernière partie de ce dossier thématique.

Les textes littéraires, nouveaux terrains pour les sciences sociales

Il faut pouvoir enquêter sur les textes comme on enquête sur d'autres réalités sociales et, pour ce faire, dans une perspective parfois proche de celle de l'ethnocritique⁵, croiser les disciplines, les techniques d'enquête et les modes de construction des objets de recherche.

L'approche ethnocritique, explique Silvia Riva, dans sa contribution, semble prôner l'idée d'une articulation stricte entre écrits et lieux et nous invite à une sorte de « territorialisation » des textes littéraires. C'est cependant une approche en partie différente qu'elle a choisie pour étudier deux textes d'une littérature africaine francophone contemporaine à envisager dans une perspective « non seulement diasporique, mais surtout globale et mondiale ». Les

⁵ Selon Marie Scarpa (Avant-propos, *Recherches & Travaux*, 2012 : 8) « L'ethnocritique se préoccupe de ce que "la littérature fait à l'anthropologie"... ». Elle ajoute : « Nous faisons l'hypothèse que les traits de culture présents dans l'œuvre littéraire [...] s'organisent en systèmes discursifs et en cosmologies culturelles, toujours métissés et pluriels. Notre objet est donc l'analyse de cette dialogisation, au sein de l'œuvre, d'univers symboliques plus ou moins hétérogènes et hybrides. ».

auteures de ces deux récits d'initiation, Clémentine Faïk Nzuji et Sylvie Kandé, ont en commun à la fois une connaissance approfondie de certaines sources traditionnelles africaines et une expérience cosmopolite. À la croisée d'espaces différents, elles essaient, nous dit Riva, de faire confluer dans leurs œuvres des systèmes culturels multiples. De sorte que, « grâce à la juxtaposition du proche et du lointain (géographique et disciplinaire) et à leur mise en relation métonymique, les taxinomies traditionnelles s'élargissent et arrivent à co-construire des territoires et des terrains nouveaux ». Des terrains – dont ces deux œuvres ne constituent que des exemples parmi d'autres – imaginés, créés et suscités par des écrivains, et appelant de la part des critiques et des philologues qui les arpentent, l'emploi d'outils et d'une perspective proche de ceux mis en œuvre par une ethnologie du présent au sens où l'entendait notamment Gérard Althabe.

C'est à travers l'instauration d'un dialogue entre génétique des textes et anthropologie que Julie Peghini et Claire Riffard, mettent en évidence, dans l'article qui suit, que les manuscrits, et plus largement les œuvres, doivent être considérés comme de véritables terrains. Le terrain désigne alors la réalité matérielle (composée souvent de cahiers, feuilles volantes, etc.) dans laquelle est consignée cette littérature, ainsi que la réalité référentielle (sociologique, anthropologique, politique) dont elle est issue. Les enquêtes réalisées par Mélanie Bourlet sur l'œuvre de Bakary Diallo, celles réalisées par une équipe franco-malgache sur Jean-Joseph Rabearivelo, ou celles de Nicolas Martin-Granel sur Sony Labou Tansi ont ainsi permis de découvrir ou d'exhumer parfois des pans entiers de leur œuvre et donc de réviser en profondeur certains des jugements qui avaient été portés à leur sujet. La démarche a été initiée en son temps par Jean Paulhan – qui mit sa découverte et sa passion pour les hain-teny de la tradition orale malgache au service de la reconnaissance de ceux-ci comme littérature à part entière – et reprise plus récemment par Alban Bensa à propos des têno kanak. En procédant ainsi, les littéraires et les anthropologues se placent au service d'une œuvre (orale ou

écrite) dont ils se font les passeurs, en prolongeant ou renouvelant le geste de ceux qui lui ont donné naissance.

Littératures et sciences sociales en quête du réel

Ce dossier place les littératures contemporaines au cœur de son analyse. Sans doute est-ce son principal intérêt par rapport à une question que chercheurs en littératures et en sciences sociales travaillent depuis maintenant plusieurs années⁶. Rendre compte des nouvelles pratiques en littératures et sciences sociales ; observer les porosités méthodologiques entre ces pratiques ; analyser la richesse de leur mise en résonance et correspondances ; ouvrir à l'immensité des terrains qui s'offrent à elles ; donner à voir les recompositions de la figure de l'intellectuel, écrivain, auteur, chercheur ou enseignant... tels sont les enjeux que les articles publiés ici donnent à voir et à réfléchir. Chacun illustre ainsi à sa façon une question centrale, qui interroge cette réalité que littératures et sciences sociales s'efforcent de déconstruire et de reconstruire. Et si, comme Jacques Lacan aimait à le dire, « Le réel, c'est l'impossible », c'est bien cette quête du réel qui guide leurs pas, posant ce réel en « Terre promise » pour reprendre l'expression de Roland Barthes (2002 : 406). Une Terre promise comme horizon d'un réel inatteignable ouvrant alors à des « possibles latéraux ».

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BARTHES R., 2002 [1964]. *Essais critiques*, Œuvres Complètes. Paris, Seuil, tome 2.

BECKETT S., 1991. *Cap au pire*. Paris, Éditions de Minuit.

BENSA A., POUILLON F., 2012. *Terrains d'écrivains. Littérature et ethnographie*. Toulouse, Éditions Anacharsis.

BOLTANSKI L., 2008. *Rendre la réalité inacceptable. À propos de « La production de l'idéologie dominante »*. Paris, Éditions Demopolis.

⁶ Voir Bensa & Pouillon, 2012.

- BOLTANSKI L., ESQUERRE A., 2014.** *Vers l'extrême. Extension des domaines de la droite.* Bellevaux, Éditions Dehors.
- BOUVERESSE J., 2008.** *La connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité et la vie.* Marseille, Agone.
- ETHNOLOGIE FRANÇAISE, 2014.** « Ethnologie(s) du littéraire », 4 (octobre).
- FABRE D., PRIVAT J.-M. (dir.) 2011.** *Savoirs romantiques. Une naissance de l'anthropologie.* Nancy, Presses universitaires de Nancy.
- L'HOMME, 2002.** « Histoire, littérature et ethnologie », 164 (octobre-décembre).
- L'HOMME, 2005.** « Vérités de la fiction », 175-176.
- L'HOMME ET LA SOCIÉTÉ, 1999.** « Littérature et sciences sociales », 134.
- L'HOMME ET LA SOCIÉTÉ, 2016.** « Économie et littérature », 200.
- MACÉ M., 2016.** *Styles. Critique de nos formes de vie.* Paris, Gallimard.
- MONTANDON A. (dir.), 2006.** *Littérature et anthropologie.* Paris, Champ social.
- PRATIQUES, 2011.** « Anthropologies de la littérature », 151-152 (décembre).
- PRIVAT J.-M., SCARPA M., 2010.** *Horizons ethnocritiques.* Nancy, Presses universitaires de Nancy.
- RANCIÈRE J., 2007.** *Politique de la littérature.* Paris, Galilée.
- RECHERCHES & TRAVAUX, 2012.** « Littérature et anthropologie » 82.

* * *